

## Les fantômes de l'opéra

Lise Noël

Volume 26, Number 2 (152), March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30749ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Noël, L. (1984). Les fantômes de l'opéra. *Liberté*, 26(2), 81–84.

LISE NOËL

## LES FANTÔMES DE L'OPÉRA

Elles étaient sept, plus un baryton. Sept cantatrices noires à célébrer, aux côtés des plus grands chanteurs et chanteuses de notre époque, le centième anniversaire du Metropolitan Opera l'automne dernier.

Il y avait là Grace Bumbry et Jessye Norman, de formidable présence, Martina Arroyo dont le public applaudissait à tout rompre le retour en voix, Leontyne Price, bien sûr, qui clôturait la soirée avec Luciano Pavarotti, mais aussi une impressionnante relève en Kathleen Battle, Myra Merritt et Leona Mitchell. Sept chanteuses, et cela sans compter les artistes incorporés dans les chœurs ou quelques prestigieux absents de la classe d'une Shirley Verrett. Simon Estes lui-même triomphait dans un grand air... de Wagner.

Un siècle d'existence de la célèbre maison d'opéra newyorkaise donc, mais à peine trente ans de participation des Noirs. Ce n'est qu'en 1955 en effet que Marian Anderson avait pu faire son entrée au «Met», cette même Marian Anderson dont les *Daughters of the American Revolution* avaient obtenu quelques années plus tôt l'expulsion du Constitution Hall.

Son racisme envers les chanteurs noirs n'empêchait d'ailleurs pas le public d'opéra américain d'être saisi d'une noble fureur devant le fascisme des autres, qui faisait bannir *Madama Butterfly* pendant la

guerre et dont l'opprobre couvrait une Kirsten Flagstad à ses yeux trop compromise avec le nazisme. Mais pour lui encore, l'opéra demeurait un art essentiellement blanc, un maquillage ambigu dût-il défigurer quelque blonde Aïda.

A la rigueur on acceptait que les (des?) Noirs réussissent dans le sport, ce ghetto alternatif qu'on prétendait ériger en piédestal. Même alors cependant il faudra attendre un Jackie Robinson pour effectuer une percée héroïque dans le sanctuaire du baseball national.

Mais c'est le plus souvent par degrés que s'exerce l'exclusion, le taux d'intensité du rejet étant gradué, du moins en Occident, selon le niveau d'abstraction. Aussi le sport offre-t-il une résistance relativement moindre à la participation d'individus du groupe jugé inférieur: il y a depuis longtemps par exemple des boxeurs noirs. Les arts et les lettres constituent déjà une chasse un peu mieux gardée, à moins que la culture ne soit définie, comme dans le cas des communautés colonisées, par opposition au pouvoir économique ou politique vis-à-vis duquel elle devient alors une sorte de réserve; quels éloges n'auront pas ainsi été consentis aux écrivains et artistes québécois, aux romanciers (blancs) du Old South américain, ou aux poètes et dramaturges irlandais... surtout si ces derniers buvaient beaucoup?

A moins encore que la culture n'ait été entendue au sens folklorique du terme, ce qui permettait aux ségrégationnistes (après les esclavagistes) de se laisser bercer sans remords par les *negro spirituals*, ou même à des garde-chiourme de Treblinka qui n'auraient pas prêté l'oreille à deux mesures de Mendelssohn, d'être émus aux larmes par les plaintes de leurs victimes, chantées en yiddish.

Située au sommet de cette hiérarchie implicite d'exclusion, la science est postulée d'emblée inaccessible aux prétentions à l'excellence que pourraient entretenir les membres du groupe dominé. A la rigueur, les scientifiques les plus ouverts accueilleront ceux

d'entre ces derniers qui se limiteront à la recherche appliquée: bienveillants à l'endroit d'un George Washington Carver qui consacrait sa vie à trouver de nouveaux modes d'utilisation de l'arachide pour les fermiers noirs, les biologistes américains libéraux de l'entre-deux-guerres s'employèrent à bloquer l'accès aux grandes universités à un Noir aussi doué pour la recherche fondamentale que Ernest Everett Just afin de mieux l'inciter à «servir son peuple» par l'enseignement!

Des générations de bien-pensants utiliseront ensuite cette absence même des grands champs de la pensée et de l'activité humaines comme «preuve» de l'infériorité intrinsèque du groupe. Des scientifiques sérieux ne pourront que la constater «objectivement» et si leurs théories pour l'expliquer varieront dans le temps (crâniométrie, mesure du quotient intellectuel, sociobiologie, et bientôt comparaison entre les hémisphères du cerveau), le «fait», lui, semblera continuer à s'imposer.

Car il faut des décennies, comme viennent d'en mettre les Américains, pour redécouvrir ne serait-ce qu'un seul Ernest Just. On ne pourra de toute façon jamais refaire l'histoire de ce qui aurait pu être et n'a pas été. Il est d'autant plus difficile de rendre justice à ceux et celles dont le talent a été irrémédiablement étouffé qu'on ne peut parvenir à imaginer totalement le manque.

Songeons seulement que dans une Amérique qui serait aujourd'hui aussi radicalement ségrégationniste qu'elle l'était il y a quarante ans, Kathleen Battle, Myra Merritt et Leona Mitchell posséderaient la même voix et les mêmes dons, mais elles ne pourraient acquérir (l'idée leur viendrait-elle seulement à l'esprit?) une formation musicale poussée et leurs chances de faire carrière à l'opéra tendraient vers zéro.

Ainsi des femmes ont-elles effectivement existé dans le passé qui portaient d'autres noms mais dont on n'aura jamais entendu les voix pourtant aussi

belles. L'absence de ces femmes (et d'hommes noirs aussi) était «visible» dans l'imposant aréopage de chanteurs et de chanteuses d'âge vénérable que la direction du «Met» avait réuni pour l'édification d'un public devenu de ce fait témoin privilégié de la transmission d'une tradition centenaire.

Mais pour les trois jeunes artistes noires, la tradition datait à peine de deux générations et il n'était aucune des leurs dont elles auraient souhaité pouvoir se réclamer, qui eût eu le droit de prendre place entre Zinka Milanov et Risë Stevens. Sensation de la soirée, Birgitt Nilsson rendait un émouvant hommage à la soprano de son pays qui avait inauguré le «Met» cent ans plus tôt, symboliquement une Nilsson comme elle.

De quelle grande voix muette Leontyne Price nous renvoie-t-elle donc aujourd'hui l'écho séculaire?